

# Poésies posthumes



**Alfred de Musset**

**1888**



# L'auteur

## Alfred de Musset



**Alfred de Musset** est un poète et un dramaturge français de la période romantique, né le 11 décembre 1810 à Paris, où il est mort le 2 mai 1857.

# Jeanne d'Arc

## RÉCITATIF

Je cherche en vain le repos qui me fuit.  
Mon cœur et plein des douleurs de la France.  
Jusqu'en ces lieux déserts, dans l'ombre et le silence  
De la patrie en deuil le malheur me poursuit.

## CHANT

Sombre forêt, retraite solitaire,  
Muets témoins de mes secrets ennuis,  
A mes regards, de mon pauvre pays  
Cachez du moins la honte et la misère.  
Triste rameaux, si nous sommes vaincus,  
Cachez le toit de mon vieux père ;  
Peut-être, hélas ! je ne le verrai plus !

## RÉCITATIF

Tout repose dans la vallée.  
Le rossignol chante sous la feuillée  
La mélancolie et l'amour.  
Déjà l'aurore éveille la nature ;  
Déjà brille sous la verdure  
La douce clarté d'un beau jour.  
Quel est ce bruit dans la campagne ?  
Le clairon sonne au pied de nos remparts !  
De l'étranger je vois les étendards  
Flotter au loin sur la montagne.

## CHANT

Nous avez-vous abandonnés,  
Ange gardiens de la patrie ?  
Plaiguez-nous si Dieu nous oublie ;  
S'il se souvient de nous, venez !  
J'ai cru sentir trembler la terre.  
J'ai cru que le ciel répondait,  
Et dans un rayon de lumière,  
Du fond des bois une voix m'appelait.  
Ce n'est pas une voix humaine :

Il m'a semblé qu'elle venait des cieux.  
Mère du Christ, est-ce la tienne ?  
As-tu pitié des pleurs qui coulent de mes yeux ?  
Oui, l'Esprit-Saint m'éclaire !  
Je sens d'un Dieu vengeur  
La force et la colère  
Descendre dans mon cœur.  
– En guerre !

## Le petit endroit

Vous qui venez ici  
Dans une humble posture

De vos flancs alourdis  
Décharger le fardeau

Veillez quand vous aurez  
Soulagé la nature

Et déposé dans l'urne  
Un modeste cadeau

Epancher dans l'amphore  
Un courant d'onde pure

Et sur l'autel fumant  
Placer pour chapiteau

Le couvercle arrondi  
Dont l'auguste jointure

Aux parfums indiscrets  
Doit servir de tombeau.

# Retour

Heureux le voyageur que sa ville chérie  
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour !  
Qui salue à la fois le ciel et la patrie,  
La vie et le bonheur, le soleil et l'amour !  
— Regardez, compagnons, un navire s'avance.  
La mer, qui l'emporta, le rapporte en cadence,  
En écumant sous lui, comme un hardi coursier,  
Qui, tout en se cabrant, sent son vieux cavalier.  
Salut ! qui que tu sois, toi dont la blanche voile  
De ce large horizon accourt en palpitant  
Heureux, quand tu reviens, si ton errante étoile  
T'a fait aimer la rive ! heureux si l'on t'attend !

D'où viens-tu, beau navire ? à quel lointain rivage,  
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?  
Es-tu blessé, guerrier ? Viens-tu d'un long voyage ?  
C'est une chose à voir, quand tout un équipage,  
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs.  
Es-tu ruche ? viens-tu de l'Inde ou du Mexique ?  
Ta quille est-elle lourde, ou si les vents du nord  
T'ont pris, pour ta rançon, le poids de ton trésor ?  
As-tu bravé la foudre et passé le tropique ?  
T'es-tu, pendant deux ans, promené sur la mort,  
Couvant d'un œil hagard ta boussole tremblante,  
Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,  
Puisse embaumer son bain des parfums du sérail  
Et froisser dans la valse un collier de corail ?

Comme le cœur bondit quand la terre natale,  
Au moment du retour, commence à s'approcher,  
Et du vaste Océan sort avec son clocher !  
Et quel tourment divin dans ce court intervalle,  
Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la toucher !

Ô patrie ! ô patrie ! ineffable mystère !  
Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !  
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre,  
Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour ?

## Rêverie

Quand le paysan sème, et qu'il creuse la terre,  
Il ne voit que son grain, ses bœufs et son sillon.  
— La nature en silence accomplit le mystère, —  
Couché sur sa charrue, il attend sa moisson.

Quand sa femme, en rentrant le soir, à sa chaumière,  
Lui dit : « Je suis enceinte », — il attend son enfant.  
Quand il voit que la mort va saisir son vieux père,  
Il s'assoit sur le pied de la couche, et l'attend.

Que savons-nous de plus ?... et la sagesse humaine,  
Qu'a-t-elle découvert de plus dans son domaine ?  
Sur ce large univers elle a, dit-on, marché ;  
Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché !

## Nous venions de voir le taureau

Chanson.

Nous venions de voir le taureau,  
Trois garçons, trois fillettes.  
Sur la pelouse, il faisait beau,  
Et nous dansions un boléro  
Au son des castagnettes :  
« Dites-moi, voisin,  
Si j'ai bonne mine,  
Et si ma basquine  
Va bien ce matin.  
Vous me trouvez la taille fine ?...  
Ah ! ah !  
Les filles de Cadix aiment assez cela. »

Et nous dansions un boléro,  
Un soir, c'était dimanche.  
Vers nous s'en vint un hidalgo  
Cousu d'or, la plume au chapeau,  
Et le poing sur la hanche :  
« Si tu veux de moi,  
Brune au doux sourire,  
Tu n'as qu'à le dire,  
Cet or est à toi.  
— Passez votre chemin, beau sire...  
Ah ! ah !  
Les filles de Cadix n'entendent pas cela. »

Et nous dansions un boléro,  
Au pied de la colline.  
Sur le chemin passa Diego,  
Qui pour tout bien n'a qu'un manteau  
Et qu'une mandoline :  
« La belle aux yeux doux,  
Veux-tu qu'à l'église  
Demain te conduise  
Un amant jaloux ?  
— Jaloux ! jaloux ! quelle sottise !  
Ah ! ah !  
Les filles de Cadix craignent ce défaut-là. »

## Dans la prison de la garde nationale

Qui que tu sois, je t'en conjure,  
Mets ton lit de l'autre côté.  
Ne traîne pas ta couverture  
Sur le sein déjà maltraité  
De cette douce créature.  
Un crayon plein d'habileté  
Créa son aimable figure,  
Qui respire la volupté.  
Elle est belle, laisse-la pure.

## À Alfred Tattet (II)

Non, mon cher, Dieu merci ! pour trois mots de critique  
Je ne me suis pas fait poète satirique ;  
Mon silence n'est pas, quoiqu'on puisse en douter,  
Une prétention de me faire écouter.  
Je puis bien, je le crois, sans crainte et sans envie,  
Lorsque je vois tomber la muse évanouie  
Au milieu du fatras de nos romans mort-nés,  
Lui brûler, en passant, ma plume sous le nez ;  
Mais censurer les sots, que le ciel m'en préserve !  
Quand je m'en sentirais la chaleur et la verve,  
Dans ce triste combat dussé-je être vainqueur,  
Le dégoût que j'en ai m'en ôterait le cœur.

## A Aimée d'Alton

Déesse aux yeux d'azur, aux épaules d'albâtre,  
Belle muse païenne au sourire adoré,  
Viens, laisse-moi presser de ma lèvre idolâtre  
Ton front qui resplendit sous un pampre doré.

Vois-tu ce vert sentier qui mène à la colline ?  
Là, je t'embrasserai sous le clair firmament,  
Et de la tiède nuit la lueur argentine  
Sur tes contours divins flottera mollement.

## A George Sand (I)

Te voilà revenu, dans mes nuits étoilées,  
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,  
Amour, mon bien suprême, et que j'avais perdu !  
J'ai cru, pendant trois ans, te vaincre et te maudire,  
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,  
Au chevet de mon lit, te voilà revenu.

Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde,  
Mets la main sur mon coeur, sa blessure est profonde ;  
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé !  
Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,  
N'a sur des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,  
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé !

## A George Sand (II)

Telle de l'Angelus, la cloche matinale  
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,  
Tel ton luth chaste et pur, trempé dans l'eau lustrale,  
Ô George, a fait pousser de hideux aboiements,

Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pâle,  
Tu n'as pu renouer tes longs cheveux flottants ;  
Tu savais que Phébé, l'Étoile virginale  
Qui soulève les mers, fait baver les serpents.

Tu n'as pas répondu, même par un sourire,  
A ceux qui s'épuisaient en tourments inconnus,  
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,  
Quand l'orage a passé tu n'as pas écouté,  
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas douté.

## A George Sand (III)

Puisque votre moulin tourne avec tous les vents,  
Allez, braves humains, où le vent vous entraîne ;  
Jouez, en bons bouffons, la comédie humaine ;  
Je vous ai trop connus pour être de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scène,  
Je garde contre vous ni colère ni haine,  
Vous qui m'avez fait vieux peut-être avant le temps ;  
Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle maîtresse !  
Faisons-nous des amours qui n'aient pas de vieillesse ;  
Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie ;  
Voilà le sentier vert où, durant cette vie,  
En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux.

## A George Sand (IV)

Il faudra bien t'y faire à cette solitude,  
Pauvre coeur insensé, tout prêt à se rouvrir,  
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.  
Il faudra bien t'y faire ; et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir.  
Tu vas, pendant longtemps, faire un métier bien rude,  
Toi, pauvre enfant gâté, qui n'as pas l'habitude  
D'attendre vainement et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon coeur, quand tu l'auras perdue,  
Si tu vas quelque part attendre sa venue,  
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras.

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,  
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée,  
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

## A George Sand (V)

Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus  
De tout ce que mon coeur renfermait de tendresse,  
Quand, dans nuit profonde, ô ma belle maîtresse,  
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus !

La mémoire en est morte, un jour te l'a ravie  
Et cet amour si doux, qui faisait sur la vie  
Glisser dans un baiser nos deux coeurs confondus,  
Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus.

## A George Sand (VI)

Porte ta vie ailleurs, ô toi qui fus ma vie ;  
Verse ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien.  
Va chercher d'autres lieux, toi qui fus ma patrie,  
Va fleurir, ô soleil, ô ma belle chérie,  
Fais riche un autre amour et souviens-toi du mien.

Laisse mon souvenir te suivre loin de France ;  
Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané,  
Lorsque tu l'as cueilli, j'ai connu l'Espérance,  
Je croyais au bonheur, et toute ma souffrance  
Est de l'avoir perdu sans te l'avoir donné.

## A ma mère

Après un si joyeux festin,  
Zélés sectateurs de Grégoire,  
Mes amis, si, le verre en main  
Nous voulons chanter, rire et boire,  
Pourquoi s'adresser à Bacchus ?  
Dans une journée aussi belle  
Mes amis, chantons en " chorus "  
A la tendresse maternelle. (Bis.)

Un don pour nous si précieux,  
Ce doux protecteur de l'enfance,  
Ah ! c'est une faveur des cieux  
Que Dieu donna dans sa clémence.  
D'un bien pour l'homme si charmant  
Nous avons ici le modèle ;  
Qui ne serait reconnaissant  
A la tendresse maternelle ? (Bis.)

Arrive-t-il quelque bonheur ?  
Vite, à sa mère on le raconte ;  
C'est dans son sein consolateur  
Qu'on cache ses pleurs ou sa honte.  
A-t-on quelques faibles succès,  
On ne triomphe que pour elle  
Et que pour répondre aux bienfaits  
De la tendresse maternelle. (Bis.)

Ô toi, dont les soins prévoyants,  
Dans les sentiers de cette vie  
Dirigent mes pas nonchalants,  
Ma mère, à toi je me confie.  
Des écueils d'un monde trompeur  
Écarte ma faible nacelle.  
Je veux devoir tout mon bonheur  
A la tendresse maternelle. (Bis.)

## A Mademoiselle Rachel

Si ta bouche ne doit rien dire  
De ces vers désormais sans prix ;  
Si je n'ai, pour être compris,  
Ni tes larmes, ni ton sourire ;

Si dans ta voix, si dans tes traits,  
Ne vit plus le feu qui m'anime ;  
Si le noble coeur de Monime  
Ne doit plus savoir mes secrets ;

Si ta triste lettre est signée ;  
Si les gardiens d'un vieux tombeau  
Laissent leur prêtresse indignée  
Sortir, emportant son flambeau ;

Cette langue de ma pensée,  
Que tu connais, que tu soutiens,  
Ne sera jamais prononcée  
Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire  
Et mon beau rêve ambitieux !  
Mon génie était dans ta gloire ;  
Mon courage était dans tes yeux.

## A Ninon

Avec tout votre esprit, la belle indifférente,  
Avec tous vos grands airs de rigueur nonchalante,  
Qui nous font tant de mal et qui vous vont si bien,  
Il n'en est pas moins vrai que vous n'y pouvez rien.

Il n'en est pas moins vrai que, sans qu'il y paraisse,  
Vous êtes mon idole et ma seule maîtresse ;  
Qu'on n'en aime pas moins pour devoir se cacher,  
Et que vous ne pouvez, Ninon, m'en empêcher.

Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de vous-même,  
Quand vous dites un mot vous sentez qu'on vous aime,  
Que, malgré vos mépris, on n'en veut pas guérir,  
Et que d'amour de vous, il est doux de souffrir.

Il n'en est pas moins vrai que, sitôt qu'on vous touche,  
Vous avez beau nous fuir, sensitive farouche,  
On emporte de vous des éclairs de beauté,  
Et que le tourment même est une volupté.

Soyez bonne ou maligne, orgueilleuse ou coquette,  
Vous avez beau railler et mépriser l'amour,  
Et, comme un diamant qui change de facette,  
Sous mille aspects divers vous montrer tour à tour ;

Il n'en est pas moins vrai que je vous remercie,  
Que je me trouve heureux, que je vous appartiens,  
Et que, si vous voulez du reste de ma vie,  
Le mal qui vient de vous vaut mieux que tous les biens.

Je vous dirai quelqu'un qui sait que je vous aime :  
C'est ma Muse, Ninon ; nous avons nos secrets.  
Ma Muse vous ressemble, ou plutôt, c'est vous-même ;  
Pour que je l'aime encor elle vient sous vos traits.

La nuit, je vois dans l'ombre une pâle auréole,  
Où flottent doucement les contours d'un beau front ;  
Un rêve m'apparaît qui passe et qui s'envole ;  
Les heureux sont les fous : les poètes le sont.

J'entoure de mes bras une forme légère ;

J'écoute à mon chevet murmurer une voix ;  
Un bel ange aux yeux noirs sourit à ma misère ;  
Je regarde le ciel, Ninon, et je vous vois ;

Ô mon unique amour, cette douleur chérie,  
Ne me l'arrachez pas quand j'en devrais mourir !  
Je me tais devant vous ; - quel mal fait ma folie ?  
Ne me plaignez jamais et laissez-moi souffrir.

## Chanson : Bonjour, Suzon...

Bonjour, Suzon, ma fleur des bois !  
Es-tu toujours la plus jolie ?  
Je reviens, tel que tu me vois,  
D'un grand voyage en Italie.  
Du paradis j'ai fait le tour ;  
J'ai fait des vers, j'ai fait l'amour.  
Mais que t'importe ? (Bis.)  
Je passe devant ta maison ;  
Ouvre ta porte.  
Bonjour, Suzon !

Je t'ai vue au temps des lilas.  
Ton coeur joyeux venait d'éclorre.  
Et tu disais : " Je ne veux pas,  
Je ne veux pas qu'on m'aime encore. "  
Qu'as-tu fait depuis mon départ ?  
Qui part trop tôt revient trop tard.  
Mais que m'importe ? (Bis.)  
Je passe devant ta maison ;  
Ouvre ta porte.  
Bonjour, Suzon !

## Derniers vers

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,  
De tous les côtés sonne à mes oreilles,  
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,  
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,  
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;  
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,  
Je sens tout à coup s'arrêter mon coeur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue.  
Jusqu'à mon repos, tout est un combat ;  
Et, comme un coursier brisé de fatigue,  
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

1857.

# La nuit

Quand la lune blanche  
S'accroche à la branche  
Pour voir  
Si quelque feu rouge  
Dans l'horizon bouge  
Le soir,

Fol alors qui livre  
A la nuit son livre  
Savant,  
Son pied aux collines,  
Et ses mandolines  
Au vent ;

Fol qui dit un conte,  
Car minuit qui compte  
Le temps,  
Passe avec le prince  
Des sabbats qui grince  
Des dents.

L'amant qui compare  
Quelque beauté rare  
Au jour,  
Tire une ballade  
De son coeur malade  
D'amour.

Mais voici dans l'ombre  
Qu'une ronde sombre  
Se fait,  
L'enfer autour danse,  
Tous dans un silence  
Parfait.

Tout pendu de Grève,  
Tout Juif mort soulève  
Son front,  
Tous noyés des havres  
Pressent leurs cadavres  
En rond.

Et les âmes feues  
Joignent leurs mains bleues  
Sans os ;  
Lui tranquille chante  
D'une voix touchante  
Ses maux.

Mais lorsque sa harpe,  
Où flotte une écharpe,  
Se tait,  
Il veut fuir... La danse  
L'entoure en silence  
Parfait.

Le cercle l'embrasse,  
Son pied s'entrelace  
Aux morts,  
Sa tête se brise  
Sur la terre grise !  
Alors

La ronde contente,  
En ris éclatante,  
Le prend ;  
Tout mort sans rancune  
Trouve au clair de lune  
Son rang.

Car la lune blanche  
S'accroche à la branche  
Pour voir  
Si quelque feu rouge  
Dans l'horizon bouge  
Le soir.

## Le Rhin

Ô Rhin, sais-tu pourquoi les amants insensés,  
Abandonnant leur âme aux tendres rêveries,  
Par tes bois verdoyants, par tes larges prairies  
S'en vont par leur folie incessamment poussés ?

Sais-tu pourquoi jamais les tristes railleries,  
Les exemples d'hier, ni ceux des temps passés,  
De tes monts adorés, de tes rives chéries,  
Ne les ont fait descendre et ne les ont chassés ?

C'est que, dans tous les temps, ceux que l'homme sépare  
Et que Dieu réunit iront chercher les bois,  
Et des vastes torrents écouteront les voix.

L'homme libre viendra, loin d'un monde barbare,  
Sur les rocs et les monts, comme au pied d'un autel,  
Protester contre l'homme en regardant le ciel.

## Rondeau : A Madame H. F.

Il est aisé de plaire à qui veut plaire.  
D'un ignorant un bavard écouté,  
D'un journaliste un rimailleur vanté,  
Sans nulle peine y trouvent leur affaire.  
Louer un sot, c'est pure charité.

Une Araminte à demi centenaire  
Dans son miroir voit un portrait flatté.  
De nos bas bleus si l'éloge est à faire,  
Il est aisé.

Mais, s'il faut peindre avec sincérité  
L'air simple et bon, la grâce involontaire,  
L'esprit facile et la raison sévère,  
D'un double charme entourant la beauté, -  
D'un tel portrait, certe, on ne dira guère :  
Il est aisé !

## Sonnet : A Madame \*\*\*

Jeune ange aux doux regards, à la douce parole,  
Un instant près de vous je suis venu m'asseoir,  
Et, l'orage apaisé, comme l'oiseau s'envole,  
Mon bonheur s'en alla, n'ayant duré qu'un soir.

Et puis, qui voulez-vous après qui me console ?  
L'éclair laisse, en fuyant, l'horizon triste et noir.  
Ne jugez pas ma vie insouciant et folle ;  
Car, si j'étais joyeux, qui ne l'est à vous voir ?

Hélas ! je n'oserais vous aimer, même en rêve !  
C'est de si bas vers vous que mon regard se lève !  
C'est de si haut sur moi que s'inclinent vos yeux !

Allez, soyez heureuse ; oubliez-moi bien vite,  
Comme le chérubin oublia le lévite  
Qui l'avait vu passer et traverser les cieux !

## Stances

Je méditais, courbé sur un volume antique,  
Les dogmes de Platon et les lois du Portique.  
Je voulus de la vie essayer le fardeau.  
Aussi bien, j'étais las des loisirs de l'enfance,  
Et j'entrai, sur les pas de la belle espérance,  
Dans ce monde nouveau.

Souvent on m'avait dit : " Que ton âge a de charmes !  
Tes yeux, heureux enfant, n'ont point d'amères larmes,  
Seule la volupté peut t'arracher des pleurs. "  
Et je disais aussi : " Que la jeunesse est belle !  
Tout rit à ses regards ; tous les chemins, pour elle,  
Sont parsemés de fleurs ! "

Cependant, comme moi tout brillants de jeunesse,  
Des convives chantaient, pleins d'une douce ivresse ;  
Je leur tendis la main, en m'avançant vers eux :  
" Amis, n'aurai-je pas une place à la fête ? "  
Leur dis-je... Et pas un seul ne détourna la tête  
Et ne leva les yeux !

Je m'éloignai pensif, la mort au fond de l'âme.  
Alors, à mes regards vint s'offrir une femme.  
Je crus que dans ma nuit un ange avait passé.  
Et chacun admirait son souris plein de charme ;  
Mais il me fit horreur ! car jamais une larme  
Ne l'avait effacé.

" Dieu juste ! m'écriai-je, à ma soif dévorante  
Le désert n'offre point de source bienfaisante.  
Je suis l'arbre isolé sur un sol malheureux,  
Comme en un vaste exil, placé dans la nature ;  
Elle n'a pas d'écho pour ma voix qui murmure  
Et se perd dans les cieux.

Quel mortel ne sait pas, dans le sein des orages,  
Où reposer sa tête, à l'abri des naufrages ?  
Et moi, jouet des flots, seul avec mes douleurs,  
Aucun navire ami ne vient frapper ma vue,  
Aucun, sur cette mer où ma barque est perdue,  
Ne porte mes couleurs.

Ô douce illusion ! berce-moi de tes songes ;  
Demandant le bonheur à tes riants mensonges,  
Je me sauve en tremblant de la réalité ;  
Car, pour moi, le printemps n'a pas de doux ombrage ;  
Le soleil est sans feux, l'Océan sans rivage,  
Et le jour sans clarté ! "

Ainsi, pour égayer son ennui solitaire,  
Quand Dieu jeta le mal et le bien sur la terre,  
Moi, je ne pus trouver que ma part de douleur ;  
Convive repoussé de la fête publique,  
Mes accents troubleraient l'harmonieux cantique  
Des enfants du Seigneur.

Ah ! si je ressemblais à ces hommes de pierre  
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,  
Ont trouvé dans le vice un facile plaisir !...  
Ceux-là vivent heureux !... Mais celui qui dans l'âme  
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,  
Celui-là doit mourir.

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie ;  
Il trouve son tourment dans la commune joie ;  
Respirant dans le ciel tous les feux de l'enfer,  
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,  
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change  
En un breuvage amer.

Jusqu'au jour où d'ennui son âme dévorée  
Trouve pour reposer quelque tombe ignorée,  
Et retourne au néant, d'ou l'homme était venu ;  
Comme un poison brûlant, renfermé dans l'argile,  
Fermente, et brise enfin le vase trop fragile  
Qui l'avait contenu.

# Une promenade au Jardin des Plantes

Sonnet

Sous ces arbres chéris, où j'allais à mon tour  
Pour cueillir, en passant, seul, un brin de verveine,  
Sous ces arbres charmants où votre fraîche haleine  
Disputait au printemps tous les parfums du jour ;

Des enfants étaient là qui jouaient alentour ;  
Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine ;  
Et si de mon chagrin vous êtes incertaine  
Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.

Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente ?  
Les fleurs des bois, dit-on, jadis ont deviné !  
Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon amante ?

Ô lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné ;  
Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main charmante  
Se baissa doucement sur ton front incliné.

## Vision

Je vis d'abord sur moi des fantômes étranges  
Traîner de longs habits ;  
Je ne sais si c'étaient des femmes ou des anges !  
Leurs manteaux m'inondaient avec leurs belles franges  
De nacre et de rubis.

Comme on brise une armure au tranchant d'une lame,  
Comme un hardi marin  
Brise le golfe bleu qui se fend sous sa rame,  
Ainsi leurs robes d'or, en grands sillons de flamme,  
Brisaient la nuit d'airain !

Ils volaient ! - Mon rideau, vieux spectre en sentinelle,  
Les regardait passer.  
Dans leurs yeux de velours éclatait leur prunelle ;  
J'entendais chuchoter les plumes de leur aile,  
Qui venaient me froisser.

Ils volaient ! - Mais la troupe, aux lambris suspendue,  
Esprits capricieux,  
Bondissait tout à coup, puis, tout à coup perdue,  
S'enfuyait dans la nuit, comme une flèche ardue  
Qui s'enfuit dans les cieux !

Ils volaient ! - Je voyais leur noire chevelure,  
Où l'ébène en ruisseaux  
Pleurait, me caresser de sa longue frôlure ;  
Pendant que d'un baiser je sentais la brûlure  
Jusqu'au fond de mes os.

Dieu tout-puissant ! j'ai vu les sylphides craintives  
Qui meurent au soleil !  
J'ai vu les beaux pieds nus des nymphes fugitives !  
J'ai vu les seins ardents des dryades rétives,  
Aux cuisses de vermeil !

Rien, non, rien ne valait ce baiser d'ambroisie,  
Plus frais que le matin !  
Plus pur que le regard d'un oeil d'Andalousie !  
Plus doux que le parler d'une femme d'Asie,  
Aux lèvres de satin !

Oh ! qui que vous soyez, sur ma tête abaissées,  
Ombres aux corps flottants !  
Laissez, oh ! laissez-moi vous tenir enlacées,  
Boire dans vos baisers des amours insensées,  
Goutte à goutte et longtemps !

Oh ! venez ! nous mettrons dans l'alcôve soyeuse  
Une lampe d'argent.  
Venez ! la nuit est triste et la lampe joyeuse !  
Blonde ou noire, venez ; nonchalante ou rieuse,  
Coeur naïf ou changeant !

Venez ! nous verserons des roses dans ma couche ;  
Car les parfums sont doux !  
Et la sultane, au soir, se parfume la bouche ;  
Lorsqu'elle va quitter sa robe et sa babouche  
Pour son lit de bambous !

Hélas ! de belles nuits le ciel nous est avare  
Autant que de beaux jours !  
Entendez-vous gémir la harpe de Ferrare,  
Et sous des doigts divins palpiter la guitare ?  
Venez, ô mes amours !

Mais rien ne reste plus que l'ombre froide et nue,  
Où craquent les cloisons.  
J'entends des chants hurler, comme un enfant qu'on tue ;  
Et la lune en croissant découpe, dans la rue,  
Les angles des maisons.

## À la Pologne

Jusqu'au jour, ô Pologne ! où tu nous montreras  
Quelque désastre affreux, comme ceux de la Grèce,  
Quelque Missolonghi d'une nouvelle espèce,  
Quoi que tu puisses faire, on ne te croira pas.  
Battex-vous et mourez, braves gens. — L'heure arrive.  
Battez-vous ; la pitié de l'Europe est tardive ;  
Il lui faut des levains qui ne soient point usés.  
Battez-vous et mourez, car nous sommes blasés !

## Promenade

Dans ces bois qu'un nuage dore,  
Que l'ombre est lente à s'endormir !  
Ce n'est pas le soir, c'est l'aurore,  
Qui gaîment nous semble s'enfuir ;  
Car nous savons qu'elle va revenir. —  
Ainsi, laissant l'espoir éclore,  
Meurt doucement le souvenir.

# Sommaire

Sommaire .....	p. 2
L'auteur .....	p. 3
Jeanne d'Arc .....	p. 4
Le petit endroit .....	p. 6
Retour .....	p. 7
Rêverie .....	p. 8
Nous venions de voir le taureau .....	p. 9
Dans la prison de la garde nationale .....	p. 10
À Alfred Tattet (II) .....	p. 11
A Aimée d'Alton .....	p. 12
A George Sand (I) .....	p. 13
A George Sand (II) .....	p. 14
A George Sand (III) .....	p. 15
A George Sand (IV) .....	p. 16
A George Sand (V) .....	p. 17
A George Sand (VI) .....	p. 18
A ma mère .....	p. 19
A Mademoiselle Rachel .....	p. 20
A Ninon .....	p. 21
Chanson : Bonjour, Suzon... ..	p. 23
Derniers vers .....	p. 24
La nuit .....	p. 25
Le Rhin .....	p. 27
Rondeau : A Madame H. F. .....	p. 28
Sonnet : A Madame *** .....	p. 29
Stances .....	p. 30
Une promenade au Jardin des Plantes .....	p. 32
Vision .....	p. 33
À la Pologne .....	p. 35
Promenade .....	p. 36